

L'étron badigeonné de miel

par Iketnuk

La majorité a toujours tort.

(T. W. Adorno)

*Autrefois un roi de Thulé,
Qui jusqu'au tombeau fut fidèle
Reçut, à la mort de sa belle,
Une coupe d'or ciselé.*

(W. Goethe)

C'est ça être con. Savoir que le miel voile l'étron et y aller, la langue pendouillante. Mais je le sais, c'est au moins ça de gagné. Immanquablement, quand je retrouve ma bicoque je me dis que c'est la dernière fois que je vais à Montréal. Immanquablement j'y retourne et c'est toujours la même histoire : une heure ou deux d'excitation et puis je m'emmerde comme un phoque dans un salon de coiffure. Ikalqata magazine et placote avec V. et, moi, je m'emmerde. Ivan pérore sur Dostoïevski et je m'emmerde. A. cherche son moi profond en caressant sa chatte et je m'emmerde.

Je m'emmerde, vous dis-je.

C. m'explique l'inessentiel de l'essentialisme et parle de religion et de Zizek et, moi, je m'emmerde. N. s'excite en parlant de Noirs et, surtout, de gorilles et je m'emmerde. J. discute de *ή Αλθεια* et des fenottes et parle de ses tomates et je m'emmerde.

Je m'emmerde, vous dis-je.

Vous aussi ? C'est ça la démocratie : tous égaux devant l'emmerdement.

Trois semaines à Montréal et cinq heures seulement sans me faire chier, c'est pas reluisant, même pour quelqu'un qui depuis une trentaine d'années a compris que le luisant est affaire de pies. Je dois admettre que les cinq heures passées devant la télé pour la remise des Oscars furent cinq heures de rêve. Ça fait remonter la pente, ce concentré de richesse, d'intelligence et de beauté. Elles sont toutes tellement belles. Et quels harnais ! Mais toutes des mal baisées. Pourquoi j'écris « mais » ? Je ne sais pas. Toutes, j'exagère. Toutes, sauf une. Toutes, sauf ma mère ? Pas de sacrilège ! De ma mère il n'y a plus que... que... que... Toutes, sauf Ellen. Elle est quelque chose, Ellen. Elle a un cul rayonnant... et ça met sur le midi. Ça doit être vrai, comme dit Olga, qu'il n'y a que les gouines qui savent baiser.

Finis les Oscars, couchées nos deux ménesses, Ivan m'annonce qu'il a préparé un carafon de Beaucaillou et que la cheminée est au rythme de croisière. Il sait par où me prendre, la sainte-nitouche. Le miel est là. L'étron va sortir.

Mais, que veut-il ? Fais pas l'hypocrite Ik ! tu sais ce qu'il veut. Il va commencer comme ça : « Tu sais, le nouveau numéro de *Conjonctures*... ». Depuis que Thierry est mort et qu'il est le seul demi-mâle de l'équipe, il est encore plus onctueux qu'avant.

IVAN À notre amitié !

MOI Aux marmottes des autres !

IVAN Tu sais, le nouveau numéro de *Conjonctures*...

MOI Je sais que tu me demandes d'écrire quelque chose pour la revue et, tu devrais savoir, au nom de l'amitié qui te colle aux babines, que je n'en ai aucune envie.

IVAN Cette fois, c'est spécial.

MOI L'autre fois aussi, et la précédente encore plus...

IVAN Cette fois c'est vraiment spécial, je veux dire... Le thème semble avoir été choisi pour toi....

MOI Ah, bon ! C'est quoi ? De l'exploitation des femmes-fontaines dans le désert de Gobi ? De la témérité de Charles le Téméraire après le départ de Philippe de Commynes dans un cadre de porosité métahistorique ? Ou encore de la prostate comme point G des pédés ?

IVAN Ne déconne pas ! On veut faire un numéro sur le *politically correct*.

MOI C'est fait pour moi, ça ? ! Remercie saint Beaucaillou que je ne te... Ne me regarde pas avec ces yeux de merlu pané... Ne te fais pas d'illusions, ce ne sera pas comme les ébats des deux pédés devant la cheminée dans *Women in Love*...

IVAN Arrête ! Tu es l'homme le moins PC que je connaisse, tu le sais...

MOI T'insistes ! T'es con ou quoi ? Il n'y a rien de plus PC qu'être contre le PC et tu le sais. Tu dis ça pour m'emmerder.

IVAN Pas du tout. Écoute. On veut faire un numéro sur le PC et...

MOI Du déjà lu... Le vin est divin, la chaleur réveille le chinois... Un toast à saint Frusquin !

IVAN À saint Frusquin ! même si je ne sais pas d'où tu la sors celle-là... On ne tient pas à dire des choses nouvelles. Ce qui nous intéresse, c'est de réfléchir sur...

Et voilà le moulin à paroles qui tourne et moi qui fais semblant de ne pas m'apercevoir qu'il remoud son Adorno. « S'approprier des arguments de la droite pour arriver à un discours vraiment émancipatoire... » vas-y mon vieux avec tes réflexions pseudo intelligentes, une autre connerie, vas-y je suis sûr que tu en es capable « Il n'y a pas de nouveau et, même s'il y en avait, le devoir des intellectuels serait bla bla... » Du Nietzsche réchauffé dans la casserole de Derrida. Ferme-la. J'exagère, au fond c'est un brave gars, mais c'est bien dommage qu'il se laisse manipuler si facilement par ses propres mots.

IVAN J'ai des coupures de journaux que j'avais préparées pour écrire mon article... mais je suis dans une impasse. Je n'y vois plus clair. Je patauge.

Le vin me donne une bouffée de tendresse comme je n'en ai que pour les chiens et les femmes.

MOI C'est normal de patauger. Le PC étant devenu ce qu'il est devenu — une formule universelle pour fermer le bec de ceux qui ne pensent pas comme nous — être pour le PC ou être contre ne veut pas dire grand-chose. Dès que l'on colle une étiquette PC sur une boîte à idées, automatiquement, dans l'hypermarché de la pensée, on empile des boîtes étiquetées PC *free*.

IVAN Je ne suis pas d'accord. Je ne suis pas prêt à tout mélanger, pas assez postmoderne pour ça. Sans aller trop loin, il suffit de considérer les médias.

MOI À une époque où... je t'ai déjà entendu les appeler « les barattes des clichés ». Une formule que j'ai souvent employée sans te payer de droits d'auteur.

IVAN Je n'ai pas forcément changé d'idée. Mais, en vieillissant, je commence à penser qu'on a besoin de clichés. Ils sont importants surtout pour ceux qui essayent de penser un peu à contre-courant. Sans clichés, ils, et je me mets parmi eux, ne sauraient pas sur quoi s'appuyer pour développer leurs idées... Que celui qui n'a pas de clichés dans son sac lance la première pierre, comme disait l'autre. Mais, revenons à... Regarde, j'ai sorti des coupures de journaux...

Il prend une chemise remplie de photocopies et il me rabat les oreilles avec des titres sans intérêt et des commentaires à l'avenant. Décidément il aime patauger...

IVAN Il y a un peu de tout mais il y a un ciment dans tout ça....

MOI Mais c'est le contraire qu'on veut : on a besoin d'air, de vent, de vide... Les mots sont grégaires par nature. Dès qu'un mot sort le nez, les autres le suivent sans se soucier de

rien, sinon d'avancer ensemble, bien cimentés par la peur de se retrouver seuls et de se perdre. Quand deux troupeaux se rencontrent, après une courte billebaude où tout semble se mélanger, les mots se remettent en file indienne sous les aboiements satisfaits des bergers et des chiens. Et si le mouton x s'était habitué à se frotter la panse contre y , il se frottera contre un z quelconque de l'autre troupeau sans que son bêlement ne change d'une note, sans que l'ensemble ne change.

IVAN J'aime ton image, mais elle est trop noire... ou trop blanche, selon... Tu as oublié les moutons noirs.

MOI Même les moutons noirs sont blancs. Le spectacle blanchit tout ou, si tu préfères l'autre point de vue, nous rend tous amauroses.

IVAN Tu es vraiment en plein catastrophisme. Il y en a encore, des moutons noirs. Dans la revue, on en a marre des pisse-vinaigre... On essaie de ne pas faire l'éloge bête de l'ancien temps, comme trop de nos amis.

MOI Je sais que vous préférez les pissenlits. Vu que vous êtes dans une phase pissenlit, il vous ferait sans doute grand bien, avant de les bouffer par les racines, de vous droguer à la pensée positive. Souriez... souriez... trouvez du positif partout... quand vous serez complètement béatifiés vous trouverez du positif même dans les pisse-vinaigre... Allez-y... si cela vous rend heureux... Mais, en ce moment, ce qui importe, ce qui m'importe, c'est qu'il n'y a plus...

IVAN Ne me dis pas que tu deviens nostalgique !

MOI ...plus de VIN, couillon !

Il a ouvert une infâme bouteille de Brouilly pour les chats qui, malheureusement, l'a aidé à obtenir ce qu'il voulait.

IVAN Ce n'est pas pour te forcer la main, mais...

MOI Non... pas du tout. Noon... l'idée de me forcer la main ne t'a jamais rasé la caboche... Passe-moi les coupures.

Je n'avais pas vu qu'il y en avait autant. J'ai passé un bon quart d'heure à lire. Écrire pour défendre le fait de gifler les petits en-

fants ? Pas envie d'écouter les réactions stupides de ceux qui n'ont pas reçu assez d'amour de leurs parents et sont incapables de différencier une gifle amoureuse d'un froid coup de pied psychologique. Aux États-Unis, il n'est plus correct de dire qu'un Noir est « articulé », parce qu'on ne dit jamais qu'un Blanc en tant que Blanc l'est ? Pas envie de m'unir au chœur des critiques de ceux qui mettent des culottes aux concepts. Tout le monde s'insurge contre une « société malade » où des fillettes font des pipes à la chaîne ? Qui est plus malade que celui qui voit la maladie dans le plaisir ?

MOI En ce moment, je suis dans une phase musique, la seule chose qui pourrait m'intéresser, c'est la divine Madonna. Ceux qui la critiquent parce qu'elle a adopté un enfant sont tellement bêtes... Tiens, j'ai une idée, je vais écrire contre la musique populaire. En partant du bèlè. Oui, je pourrais faire quelque chose sur le bèlè. Tu connais le bèlè ?

IVAN Non... ce n'est pas un de tes jeux de mots à la con ? Tu viens de parler de troupeaux, de moutons...

MOI Non... pour une fois... mais en même temps tu as raison. Je n'ai pas fait exprès, mais l'idée d'écrire sur le bèlè m'est sans doute venue à cause des moutons. Elle est bonne celle-là... Le bèlè, c'est un spectacle populaire martiniquais dont les origines remontent au temps de l'esclavage : il y des voix, des tambours et des danseurs qui s'inspirent de danses africaines et des quadrilles des colons. Actuellement ça fait un tabac en France. En novembre dernier, j'ai assisté à un spectacle de bèlè aux Trans Musicales de Rennes.

IVAN C'était bien ?

MOI Ouais... ça se laissait regarder... pas pire, pas mieux que les milliers de spectacles qui circulent à notre époque toujours plus festivalisée.

IVAN Mais, là dedans, le PC ?

MOI Tu ne vois pas ? Les gens qui disent avoir une sensibilité envers les cultures, ceux qui ont repris les flambeaux de la gauche, ceux qui sont contre l'impérialisme culturel occidental et en particulier américain, ceux qui font des efforts

énormes pour déformer les jeunes dans les écoles, etc. etc., tes amis à toi, toi... non seulement apprécient ce genre de spectacle mais se font un devoir de les défendre « politiquement » contre l'impérialisme musical américain et contre l'élitisme de la musique classique contemporaine. Tu connais quelque chose de plus PC que ça, toi ? Je vais écrire contre ces petites gens que le mépris du « peuple » rend populistes.

IVAN Tu risques de prendre une position impossible à défendre, à moins de devenir carrément fasciste...

MOI Je ne te reconnais pas. TON Adorno a écrit des pages mémorables contre le jazz, qu'il traite de musique pauvre à la pseudo-créativité enfantine.

IVAN Mon Adorno, comme tu dis, mon Adorno ça lui arrive de se tromper et ...

MOI Est-ce qu'il se trompe aussi quand il dit que c'est autour de l'esthétique que l'on peut s'engueuler ?

IVAN Il ne manquait plus que l'esthétique ! Si on commence à parler d'esthétique on n'en sort plus...

MOI Ça ne change rien. Tout le monde sait que, pour apprendre à faire du vélo, il faut renoncer à regarder la roue de devant. Sur le PC, tu regardes trop la roue du vélo. Tu as le nez collé au cul du PC. Tu zigzagues ou, comme tu dis, tu patauges. C'est la droite qui a traité de PC une gauche « religieuse » et lâche. Tout ça parce que la gauche était en train de lui voler son butin. Le butin éthique que le pouvoir se partage depuis que le monde est discours. Et si le PC de ceux qui devraient être vos copains vous irrite et si vous ne savez pas comment l'expliquer... revenez aux sources de la rectitude. Là, il n'y a encore ni gauche ni droite : il n'y a que des affamés armés de louches et penchés sur le chaudron de l'État où mijote l'éthique. Le vin m'a ramolli le cerveau. Si j'ai le temps, ce sera le deuxième volet de l'article. Je vais me coucher.

* * *

J'ai dit oui. Et maintenant me voilà de retour, coincé dans cette fidélité de merde qui m'oblige à écrire. On est toujours plus con qu'on ne l'imagine. Allons-y avec les « éléments concrets », les « détails », les « choses de la vie quotidienne » qui semblent obséder *Conjonctures*.

Peine de mort

La pendaison de Saddam est un petit détail¹ de l'histoire du monde où se cache le diable — ou le bon dieu, comme disait Flaubert ? — de l'impérialisme du PC. Dans un premier appel de texte de *Conjonctures* (sans doute expurgé par peur d'être « accusés » de PC), ils disaient qu'ils n'acceptaient pas de textes « Carrément racistes... misogynes... pour la peine de mort ». Ne soyez pas PC, mais ne dépassez pas les bornes de notre PC, qu'ils disent. Ce qui n'est sans doute pas très rigoureux mais témoigne d'une certaine honnêteté, une rigidité certaine et, il faut le dire, une bonne dose de fermeté. Ils doivent avoir pensé que si les bornes n'étaient pas bien enfoncées, n'importe quel bouseux pouvait les déplacer et voilà que l'on se retrouverait les culottes baissées sur le terrain de l'autre². Mais ils ne sont pas les seuls bornés : dans son éditorial du 30.12.06, *Le Monde* impose les mêmes limites : « Mais il n'est d'opposition à la peine de mort que de principe. » Ou on est pour ou on est contre, les mecs. On ne rigole pas avec la mort. C'est un absolu.

Je suis contre la peine de mort. Je suis contre : peu importe la nature du crime, la personnalité ou l'âge du condamné, le fait qu'il se soit repenti ou non, qu'il existe des circonstances aggravantes ou non... L'État n'a pas le droit de s'arroger le

¹ Ceux qui, en suivant le manque de pensée courant, disent que la mort d'un individu n'est jamais un détail, n'ont sans doute jamais osé penser qu'il n'y a que les détails qui comptent et que, si la mort est terrible, elle l'est parce que c'est le détail qui, pour celle qui meurt, met un petit point final aux détails.

² Ce qui, étant donné leur âge, n'est pas bien dangereux. Mais... c'est ça qui est ça.

droit de mettre fin à une vie car il est en même temps juge et partie : d'une part, il fixe les règles pour établir ce qui est correct et de l'autre, il les fait appliquer. Mais, même si on se fout des conditions minimales de la justice, le meurtre n'est justifié que par le bouillonnement des passions et, dans le giron de l'État, la mort est froide, simple enjeu d'une joute verbale d'avocats dont le résultat dépend de la « vérité » comme la couleur des tomates de la queue des ânes. Je n'ajouterai pas que l'on est criminel parce que les conditions sociales sont telles que, etc., etc. Je laisse cette défense, très méprisante pour le criminel, aux PC. Je n'ajouterai pas non plus que la vie est sacrée. Ces considérations sont indignes de tout esprit qui n'est pas asservi à un dieu quelconque.

Je suis contre la peine de mort mais pas en absolu. Il y a une catégorie de personnes et un type de crimes pour lesquels la peine de mort est souhaitable : les crimes politiques des hommes d'État. L'homme d'État, par définition, se reconnaît dans l'État — souvent jusqu'à s'y identifier — ; l'État est sa passion et, si l'État avait des passions, il aurait une grande passion pour lui. Il est donc normal que l'État ait le droit de tuer « ses » hommes. Quand j'ai su que Saddam avait été condamné à mort, j'ai eu la même émotion que quand les premières fleurs colorent la montée du cimetière au mois de juin. Quand j'ai regardé la pendaison à télé, le courage, la dignité et la retenue du condamné se sont combinés au sens de la justice pour créer une explosion d'espoir. Même un abruti de chef d'État pourri pouvait atteindre certains sommets de noblesse. Certes, avoir choisi ce moment-là pour l'exécution fut une grave erreur politique de la part du gouvernement américano-irakien. Mais depuis quand ne doit-on pas se réjouir des erreurs de l'adversaire ?

À la recherche des gifles perdues

Je suis sûr que, dans pas longtemps, les Californiens, comme les Québécois et comme la majorité des Occidentaux, iront à

la recherche des gifles qui se sont perdues à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e. Pourquoi ? parce que pendant quelques dizaines d'années, l'infantilisation des adultes³ a atteint de tels sommets que la seule compensation pour les parents était l'« adultification » des enfants ; « adultification » qui pouvait redonner un terrain à une rationalité du quotidien autre qu'une simple rationalité *ad usum servi*. Dès que les bébés commencent à émettre des sons articulés, on leur explique, on leur démontre, on les éclaire, on les fait participer, en employant les armes rouillées d'une logique qui les dépasse.

Annabelle, une jeune maman, plus belle qu'intelligente, et Mathieu, son fils de quatre ans, ni beau ni intelligent, en visite chez le vieil oncle bibliomane aux mains encore assez vertes pour arpenter les collines de sa nièce préférée. Mathieu vient de pisser dans la bibliothèque sur une édition somptueuse des Évangiles⁴.

- Maman... j'ai fait pipi sur un livre...
- Oh non ! Pourquoi ?
- Toi, tu parlais avec Francis et j'avais...
- Pourquoi t'as fait ça, mon chou ?
- J'avais envie.
- Il faut faire attention. Francis aime beaucoup ses livres. Est-ce que tu fais pipi dans les souliers de maman ? Non, tu es un brave garçon toi... tu sais que maman aime ses souliers et donc tu ne le fais pas. Tu dois penser que les livres de Francis sont comme les souliers de maman.
- Vrai ?

³ 26 mars 2007, école primaire au coin de la rue Drolet et de l'avenue des Pins. Une cinquantaine d'adultes tristes comme des enfants mal aimés, le visage endurci par la conscience de l'importance de leur vote pour le futur du Québec avancent en file indienne pour faire leur bonne action politique. Des bébés, les petites mains au volant, sur les genoux du papa État qui croient diriger la voiture.

⁴ *Les Évangiles* avec le plafond roman de Zillis, FMR, Milan, 1981.

- Vrai. Il ne faut pas faire pipi sur les livres, petit matou de sa maman.
- Oui, c'est vrai.
- Tu ne le feras plus ?
- Plus.
- Ne le prends pas mal, mon chou, ce n'est pas un ordre que je te donne. Tu comprends ? c'est une question. Un conseil. Je sais que tu comprends. Tu es grand, tu es un petit homme.
- Oui.
- T'es vraiment mignon... t'es le plus beau et le plus intelligent... T'as vu, Francis, comme il comprend vite ? Je crois vraiment qu'il est surdoué. Pas besoin de le gronder ni de lui donner des ordres. Il comprend tout de suite. Il est superbe mon chouchou. Il est tellement raisonnable.
- Oui, il a l'air de comprendre.
- Je m'excuse pour lui. Est-ce que le livre est vraiment abîmé ?
- Oui, mais ce n'est pas important. L'important, c'est que Mathieu ne soit pas traumatisé.

Je suis sûr que vous vous demandez pourquoi Francis, malgré sa passion pour les livres, n'affiche qu'une légère ironie devant cet évangile et cette famille irrécupérables. La réponse est, hélas ! facile : avec l'âge il a bien appris les règles du troc.

Des enfants moins abêtis que Mathieu par leurs parents, dès qu'ils manipulent la langue, deviennent de petits perroquets chiants, raisonneurs, moralisants ; des petits emmerdeurs prêts à se transformer en adolescents puants comme ceux qui « ont interpellé les artisans de la télévision et du cinéma »⁵ pour que les acteurs dans les films fument moins car « on peut être influencé par vos personnages ». Ils ont bien appris la leçon, ces adolescents mal élevés prêts à entrer dans l'enfance à côté de leurs parents-amis ; ils ont même appris à jouer la carte du

⁵ « Non au tabac », *Métro* du 23-25 mars 2007.

PC : ils ne demandent pas la censure mais « *de trouver d'autres moyens pour exprimer certains traits de caractère de leurs personnages* ». Bien comprimés dès l'enfance dans les boîtes de conserve d'une culture qui refuse le risque, ils attendent dans le four à micro-ondes de l'école le diplôme pour se bêtifier au travail.

Si Annabelle était plus cultivée, disons si elle était du genre « lectrice de *Conjonctures* », ce serait encore pire : elle justifierait « théoriquement » le comportement de son fils en faisant appel à quelque version édulcorée de la psychanalyse, culpabiliserait parce qu'en cinq ans elle lui a donné six ou sept papas, parlerait d'humiliation, attaquerait au tribunal le vrai père... elle serait chiante autant que son fils. Il y aurait des gifles qui se perdraient pour elle aussi.

Imaginez qu'au lieu d'essayer de lui faire comprendre, elle lui ait donné une gifle pour ce qu'il avait fait, une autre parce qu'il pleurait et une troisième parce que, malgré la deuxième gifle, il n'arrêtait pas. Le petit aurait arrêté et il se serait jeté dans les bras de sa mère et la « violence » des gifles se serait transformée en une violence d'amour qui lui aurait fait comprendre qu'on ne pisse pas sur le livre du grand-oncle, même si l'on sent qu'il vole une partie de l'amour de sa mère. Mais cela est impossible. Pour arriver à cette perfection des rapports, à cette entente mère-fils, il ne fallait pas que dès la naissance l'amour soit filtré par les mots et les papouilles. Il fallait que la mère incarne l'autorité et l'amour, et non le verbe.

Dans notre société, non seulement la version gifle est pratiquement impossible, non seulement on est loin de la recherche des gifles perdues mais on s'en va vers les « gifles » aux parents infantilisés. En Californie, par exemple, une certaine Sally J. Lieber, députée démocrate, a préparé le texte d'une

loi⁶ dans laquelle elle propose jusqu'à un an de prison pour les parents qui donnent une fessée à un enfant de trois ans ou moins. Ce sont les républicains qui se sont insurgés contre cette ingérence de l'État dans la vie privée. Comme quoi la droite a parfois des choses à nous enseigner.

Comme quoi j'en ai marre de ces coupures. Je vais leur parler du bèlè. Allons-y, bêlons.

Le bèlè

Bèlè ou chants basques, musique des Alpes ou chants mongols, musique bantou ou danses du canton d'Uri, gigue de Saint-Côme ou danse des saucissons de Vénissieux... taupin vaut taupine. Je n'ai pas choisi le bèlè à cause d'un intérêt quelconque pour les chants de l'esclavage ou parce que je m'intéresse à la Martinique ou au ladjà qui permet « à l'homme antillais d'affirmer son identité contre la domination culturelle anglo-saxonne⁷ ». Non. C'est tout bêtement que c'est le dernier spectacle auquel j'ai assisté et que les vedettes étaient des vieux. Et les vieux, dans ce genre de truc, ça donne un plus, ça donne de quoi apaiser les assoiffés de nouvelles cultures surtout s'ils se sentent coupables d'être des Occidentaux avec un bon salaire, une bonne culture et une trop mince couche d'engagement.

Des vieux en forme, c'est beau ! Des vieux en forme qui chantent, jouent de la musique et dansent, c'est sublime. Ce ne sont pas les vieux qui ont les racines les plus profondément enfoncées dans l'histoire ? ceux dont la faiblesse est une trace de la traversée accidentée de la vie et dont la vitalité est source d'espoir pour nos vieux jours ? Certes, c'est ça qu'on dit. Et pourtant leurs racines, comme celles des bébés, ne s'enfoncent que de quelques microns dans les kilomètres de

⁶ Ces informations sont tirées d'un article de Jennifer Steinhauser du *New York Times* du 20 janvier 2007.

⁷ http://membres.lycos.fr/jla/historique_du_danmye.htm

profondeur de l'écorce du vivant ; et pourtant il n'y a aucun mérite à vivre, sinon celui de ne pas être mort, et encore ! et pourtant leur vitalité n'est que l'écho du râle monotone de la mort.

Vive les faibles, qu'ils disent sans le savoir. Vive « nous », qu'ils veulent dire.

L'éditorial du *Monde*, à propos du bèlè : « *musique rustique... longtemps déconsidérée... réhabilitée depuis une vingtaine d'années* ». J'avais oublié que le rustique aussi est bon, surtout pour ceux dont la connaissance du rustique n'est jamais allée au-delà du premier mouvement de la Pastorale. « Déconsidérée » ? Justice ! que Justice triomphe. Si au moins on avait le courage de reprendre le slogan des chrétiens « les derniers seront les premiers », mais non, c'est bien trop radical : il implique même une échelle de valeurs ! Eux, eux les politiquement sages, veulent que « les derniers et les premiers soient au milieu ». Bèlè et Bach même combat ! paparapa ! « Réhabilitation » ? Conséquence logique de la déconsidération pour ceux qui « aiment » la justice et veulent la rétablir (sic !). Les plus branchés assènent des coups de Benjamin : « *L'empathie avec le vainqueur [lire « Occident », dans ce cas-ci] bénéficie nécessairement aux dirigeants de l'État* » et donc aide à perpétuer l'injustice. Mais ces lourds adeptes de Benjamin oublient que la récupération spectaculaire du passé est la pierre angulaire de la politique culturelle du pouvoir.

Le Monde encore : c'est d'abord le chanteur des Maîtres du bèlè qui parle : « [le bèlè] *chante la vie de tous les jours [...] la danse est libre et sensuelle* » et, après lui, c'est un écrivain auteur d'un roman sur le bèlé : « *Ce qui m'a frappé [...] c'était de voir à quel point ces personnes [...] ternes et tristes, à cause de l'exploitation [...] étaient transfigurées lorsqu'elles se mettaient à danser hommes et femmes mêlés. [Et la voix des chanteurs charrie] une tristesse sourde et une énergie phénoménale. Elle témoigne d'une longue souffrance et d'une volonté de vivre tout à la fois.* » Une volonté de vivre qui, sans doute à cause de la dureté du

travail, ne pouvait pas se transformer en une volonté de mort des exploités qui, comment en douter ?, assistaient au spectacle pour choisir les plus baisables ou les plus vigoureux ou les plus corvéables encore. Comment ne pas penser à Frederick Douglass⁸ qui, à propos des chants des esclaves, s'oppose à l'idée reçue des « nordistes libéraux », selon laquelle ces chants exprimaient une joie de vivre que l'esclavage n'aurait pas pu mater : « *Plus les esclaves sont malheureux et plus ils chantent. [...] J'ai souvent chanté pour engourdir ma tristesse.* » Cette récupération de la culture populaire est un moyen idéal pour renouveler le spectacle à peu de frais (un tambour ou rien du tout) et sans demander trop d'efforts aux consommateurs (laisser le rythme flétrir⁹ la lucidité). Il suffit de s'abandonner et on est « interpellé », comme ils se complaisent à le dire. Heureusement ou malheureusement (choisissez), si quelque chose est « interpellé », c'est leur inanité.

Pour les nouvelles consciences bio, disponibles aux comptoirs des Notions Unies de nos écoles et de nos entrepreneurs, tout ce qui est en bas et n'a pas été obscurci par les excès d'une culture élitiste est bon. Bas ? quelle maladresse ! il n'y a ni haut ni bas dans la culture ! il n'y a que des points de vue différents ! Et chaque point de vue a ses justifications. On connaît le refrain de la pensée-bien-rythmée : « La musique classique contemporaine est une musique parmi d'autres avec, par-dessus le marché, une tache indélébile : c'est la musique de la classe dominante. Dans la culture, il y a de l'espace pour tout et les canons sont un reste de la domination occidentale. La neuvième de Beethoven ne vaut pas plus qu'un chant folklorique péruvien. » C'est vrai. C'est vrai d'un point de vue commercial et affectif (pour les Péruviens), mais pour ceux qui ne frétilent pas dans l'huile du commerce et

⁸ Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*, Lux, 2006.

⁹ Que le lecteur choisisse, pour « flétrir », les sens qu'il préfère : « faire perdre la vitalité » ou « marquer d'un fer rouge ».

dont les neurones ne sont pas rouillés par les larmes du passé, Beethoven vaut plus que les chants de l'enchaînement au travail de leurs ancêtres et des ancêtres des autres. Certes, les canons ont permis de mondialiser Beethoven mais, aujourd'hui, ce sont les avions furtifs qui bombardent nos têtes de musique péruvienne.

Je ne peux pas supporter ces esprits pâles au silence rempli de mots qui « réhabilitent » les mots silencieux des « pauvres gens ». J'ai trop vu le visage de mes ancêtres défaits par la fatigue, leurs yeux plus muets que ceux des chiens. J'ai trop vu leurs paroles s'arrêter au seuil de l'esprit devant le déferlement des discours de ceux qui les trouvaient « humains », « sympathiques », « profonds »... des discours que l'esprit avait oubliés depuis des décennies dans la poubelle de l'histoire. Parfois, je préfère le mépris bête et vulgaire des racistes (contre lequel je peux lutter) au mépris mou et sournois des âmes gavées de bonnes intentions (contre lequel je n'ai que les mots...).

Vous ne voyez pas le mépris ? Allez vous faire foutre !

...

Deux jours après.

L'avortement du grand étron

Même si j'ai récupéré avec une certaine classe — arrêter des considérations pseudo-rationnelles avec un « Allez vous faire foutre ! » tonitruant, c'est un coup de génie — je dois admettre que j'ai trop longtemps guinché au rythme du bèlè. Cela dit, je ne peux pas m'empêcher d'ajouter que ceux qui « réhabilitent » les cultures ne sont peut-être pas *politically correct* mais ils sont sans aucun doute *politically idiotic*.

Que dans les considérations sur le PC l'on privilégie le « P », le « C » ou aucun des deux, c'est une question de goût. Personnellement, je suis pour le « C ». Sans crainte de me trom-

per, je dis qu'« est correct ce qui est conforme à une norme ». Ce qui ouvre un abîme logique : quelle est la métanorme par rapport à laquelle la norme est correcte ? Et ensuite, quelle est la méta-métanorme, etc. Mais un abîme logique n'est dangereux que pour ceux qui se contentent des joutes verbales. Les autres trouvent ce qui les sauve hors de la logique. Dans l'action.

Je m'en allais vers le grand étron (dieu dans la langue courante) et je voulais montrer comment ses représentants – mielleux ou brutaux, peu importe – essayent depuis des millénaires de cacher le côté nauséabond du religieux, quand j'ai reçu un e-mail d'Ivan qui, en réponse à mon intention de terminer « avec une section plus théorique », me disait que : « L'ajout de considérations abstraites ne sert à rien. »

Quelle joie ! Merci. Je pouvais arrêter et m'occuper de mes chiens et de mes femmes. Et puis... et puis je me suis dit qu'il voulait me faire taire. Je n'aime pas ça. J'arrête quand je veux, mon cher Ivan. Maintenant tu vas avaler ce post scriptum.

P. S.

Si le souvenir de mon grand-père est encore vivant à Pond Inlet, ce n'est pas à cause de ses femmes mais de son incomparable sagesse, dont je me sens le digne héritier. C'est cette même sagesse qui me permet de traiter d'idiots les défenseurs des minorités bien installés dans la majorité et de considérer avec un vrai respect leur pauvreté intellectuelle quand, justement, à leur tour, ils me traitent de con. On a tous raison et c'est bien parce qu'on a tous raison qu'on s'engueule. Mais allons voir comment mon grand-père se montra plus sage que Salomon quand Inoukshook et Tootalik se disputèrent à cause de deux peaux de phoques et que Qaaqutsiak perdit sa main droite.

C'était le jour de la compagnie de la baie d'Hudson et Pond Inlet, oublieux des effluves, arborait ses peaux. Inoukshook,

homme de très peu de mots, sortit de son *q'angmat*¹⁰ avant l'heure et se dirigea en tanguant vers la sortie nord du village pour contempler, une dernière fois, ses peaux. Passée la meute, il s'immobilisa, les yeux incrédules. Une, deux... douze. Il recompta. Il recompta à nouveau. Douze seulement. Deux peaux, les plus belles, celles qu'il avait mises bien en vue au tournant du sentier, s'étaient envolées. Il leva les yeux au ciel et maudit la graisse de phoque, les poils du nez des anthropologues, les poumons de dieu et tous les ombles de l'Arctique. « Ça ne peut être que ce fils de pute, ce voleur de Tootalik ! », qu'il se dit. Il s'en retourna en maugréant, appela son fils aîné à la rescousse et se dirigea vers la maison du présumé voleur (qui, soit dit en passant, était le vrai voleur). Près de l'entrée, deux peaux bien ficelées regardaient les deux hommes, fumants de rage, d'un air que l'on aurait dit ironique si l'on ne réservait de tels qualificatifs aux êtres humains que nous sommes censés être. « Voilà nos peaux, prends-les », dit Inoukshook à son fils aîné. Qaaqutsiak se pencha, fit rouler les peaux sur son avant-bras... « Touche pas ! », c'était Anaqusaak, son meilleur ami, le fils cadet de Tootalik, qui, fusil en joue, l'apostrophait.

– Ne fais pas l'imbécile !

Il fit l'imbécile et tira.

À cette époque-là, on ne tolérait pas les interventions du Qal-lunaaq¹¹ pour régler les chicanes de voisinage. On faisait appel à tour de rôle aux sages de la communauté. Quand la main de Qaaqutsiak fut broyée, c'était le tour de mon grand-père. Il écouta les deux parties et donna son jugement historique :

Vous avez raison tous les quatre. Inoukshook a raison de se fâcher et de vouloir reprendre les peaux car elles lui appartiennent.

¹⁰ Igloo de pierre, tourbe et bois entouré d'une muraille de neige (note de la rédaction).

¹¹ Homme blanc (note de la rédaction).

nent. Tootalik a raison de ne pas vouloir les rendre car il est plus pauvre et moins intelligent qu'Inoukshook. Qaaqutsiak a raison quand il veut aider son père à reprendre les peaux et il est juste que Anaqusaak joue le rôle de défenseur de la nouvelle propriété familiale. Les peaux restent au voleur.

Tout le monde était content car symboliquement — comme disent les gens du sud — tout le monde avait gagné, ce qui, selon la justice de *matsaaq*¹² des Qallunaaq, s'était toujours révélé impossible.

¹² Indique quelque chose de pas propre (littéralement « neige mélangée à l'eau au sol »). Vu la sympathie que j'ai — bien qu'ils soient complètement ignorants de ma culture — pour l'équipe de *Conjonctures*, je vais leur faire connaître les 15 façons de dire neige dans mon pays que tous citent mais que personne ne connaît. *Aniu* : neige pour faire de l'eau ; *apijaq* : neige dissimulée par le mauvais temps ; *aput* : neige sur le sol ; *isiraiqtaq* : neige de couleur jaunâtre qui tombe ; *katakartanaq* : neige avec une croûte dure qui cède sous les pas ; *kavisilaq* : neige rendue rugueuse par la pluie et le gel ; *mannguuq* : neige qui fond ; *masak* : neige mélangée à l'eau (ne s'applique pas à la neige mélangée à l'eau au sol qui se dit *matsaaq*) ; *natiruvaaq* : neige fine portée par le vent ; *pukak* : neige cristalline qui ressemble à du sel ; *qannialaq* : neige très fine qui tombe ; *qannik* : flocons de neige ; *qiasuuq* : neige qui a dégelé et qui a regelé en formant une surface glacée ; *qiqumaaq* : neige gelée à la surface.